



HAL
open science

**Premiers résultats concernant le site des Jardins de
Saint-Benoît (Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude),
pôle religieux et funéraire des Corbières.**

Arnaud Gaillard, Sacha Kacki, Carole Puig, Jérôme Bénézet, Alexis
Corrochano

► **To cite this version:**

Arnaud Gaillard, Sacha Kacki, Carole Puig, Jérôme Bénézet, Alexis Corrochano. Premiers résultats concernant le site des Jardins de Saint-Benoît (Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude), pôle religieux et funéraire des Corbières.. Archéologie du Midi Médiéval, 2010. hal-03130452

HAL Id: hal-03130452

<https://hal.science/hal-03130452>

Submitted on 3 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Premiers résultats concernant le site des Jardins de Saint-Benoît (Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude), pôle religieux et funéraire des Corbières

Arnaud GAILLARD*, **Sacha KACKI**** et **Carole PUIG*****
avec la collaboration de **Jérôme BÉNÉZET*** et **Alexis CORROCHANO******

Un projet immobilier est à l'origine de la découverte et de la fouille du site des Jardins de Saint-Benoît à Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (Aude). Il a livré un vaste cimetière, enserrant les vestiges d'une église à chevet plat. Les sépultures étudiées, de formes et d'architectures variées, témoignent de la longue durée de fonctionnement du pôle funéraire. En effet, celui-ci semble apparaître avant la fin du VIII^e siècle et perdurer jusqu'au bas Moyen Âge, période durant laquelle l'église est presque entièrement démantelée et le cimetière abandonné. La genèse du site souffre de nombreuses lacunes documentaires. Bien qu'il soit fait mention d'une fondation monastique sur le territoire de la commune (*Sancti Laurentii*), le bâtiment mis au jour pourrait également correspondre à l'église Saint-Benoît ou à un autre édifice cultuel, dont aucune mention ne nous serait parvenue. De même, ses modalités d'abandon demeurent incertaines. On peut toutefois évoquer le rôle éventuel de l'épidémie de peste noire de la seconde moitié du XIV^e siècle, qui est la cause attestée du décès de plusieurs individus.

A real estate project is at the origin of the discovery and excavation of the site of the Jardins de Saint-Benoît in Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, Aude. It revealed a vast cemetery surrounding the remains of a church with flat apse. The examined graves, of various forms and architectures, testify of the long-lasting function of the funerary pole. Indeed, the latter seems to appear before the end of the 8th century and last until the late Middle Ages, during which period the church is almost completely dismantled and the cemetery abandoned. The knowledge of the beginning of the site suffers from numerous documentary gaps. Although a monastic foundation is mentioned on the territory of the commune, the building brought to light could also correspond to the Saint-Benoît church or to another religious building, no mention of which reached us. The modalities of its abandonment are also vague. Yet, the possible role of the Black Death epidemic which occurred during the second half of the 16th century and is the testified cause of the death of several exhumed individuals can be evoked.

Mots-clés : Église, cimetière, haut Moyen Âge, Moyen Âge, Peste noire.

Key words: church, cemetery, early Middle Ages, Middle Ages, Black Death;

INTRODUCTION

Le projet de construction d'un vaste lotissement à proximité du village de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse est à l'origine d'une opération de fouille préventive, qui fut menée par la Sarl ACTER durant les mois de juillet et août 2007. Elle fait suite à la découverte fortuite de vestiges funéraires lors des travaux de terrassements (1) et à une campagne de sondages réalisée par le Service Régional de l'Archéologie en 2006 (de Labriffé 2007). Cette intervention a concerné une superficie de 2160 m² et a permis de mettre au jour les vestiges d'un important cimetière médiéval et de l'église à laquelle il était

attaché. Si ce site contribue indéniablement à la connaissance de l'histoire locale, sa fouille était surtout l'occasion de cerner les caractéristiques et l'évolution d'un pôle religieux et funéraire d'une paroisse des Corbières, dont les exemples archéologiques connus à ce jour demeurent relativement rares.

CONTEXTES

Cadre géographique

Le site des Jardins de Saint-Benoît se situe à environ 200 mètres au sud-ouest du village actuel (fig. 1). Il est

* Sarl ACTER, 3 rue des Floralies, 66240 Saint-Estève.

** INRAP, 11 rue des Champs, ZI de la Pilaterie, 59650 Villeneuve-d'Ascq & Université Bordeaux 1, PACEA, UMR 5199, Anthropologie des Populations Passées et Présentes, bâtiment B8, avenue des Facultés, 33405 Talence cedex. Salarié ACTER au moment de l'opération

*** Sarl ACTER & FRAMESPA, UMR 5136 & UTAH, UMR 5608

**** Doctorant, UMR 7041 - ARSCAN : Archéologie, préhistoire et Antiquité. Université Paris I, Pantheon-Sorbonne.

¹ Observations de Madame Parazols.

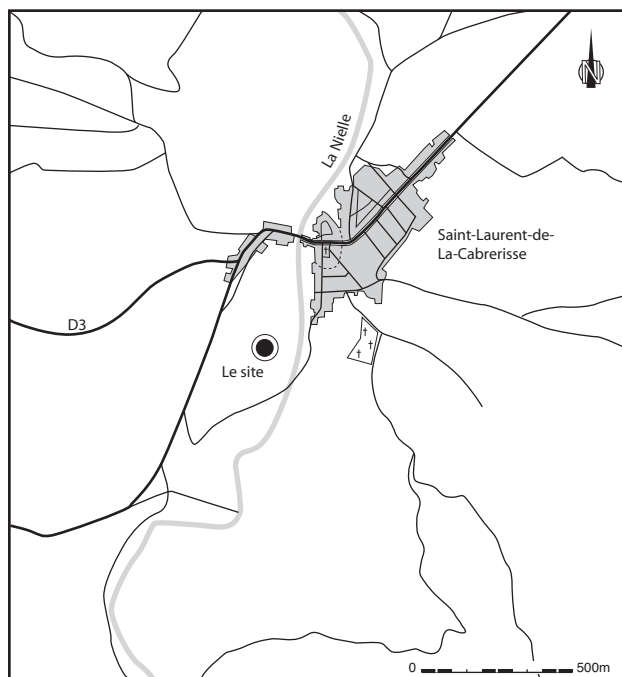


Fig. 1 : Localisation du site des Jardins de Saint-Benoît.

installé en bordure orientale d'une terrasse dominant La Nielle, affluent de l'Orbieu. Ce plateau représente le premier relief de la rive droite de la rivière, dont le fil d'eau est situé une vingtaine de mètres au-dessous de la rupture de pente. Le sous-sol se compose d'affleurements molassiques en partie recouverts par des lambeaux de terrasse, l'ensemble étant coiffé par un important dépôt de colluvions historiques.

Environnement archéologique

Si plusieurs découvertes ponctuelles et observations ont été faites sur la commune (Perret 1954, Parazols 2003, de Labriffe 2007), ces données demeurent trop lacunaires pour esquisser un panorama de l'occupation du sol durant les périodes antique et médiévale. Les quelques indices se référant à l'Antiquité permettent d'envisager un probable tramage du territoire, si l'on se réfère à la tombe d'enfant en amphore trouvée *in situ* (de Labriffe 2007) et aux quelques éléments antiques détectés lors d'une prospection pédestre sur l'ensemble de l'emprise du projet immobilier (2). La proximité d'une voie probablement ancienne, dont le tracé est partiellement repris par l'actuelle RD 613, est aussi un élément à prendre en compte. La nature des vestiges lapidaires observés sur le territoire de la commune (fragments de sarcophages, chapiteaux, piliers de

chancel et table d'autel), semble en revanche plus délicate à interpréter.

En tout état de cause, le relatif hiatus chronologique qui subsiste à Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse de la fin de l'Antiquité au haut Moyen Âge, et plus généralement sur l'ensemble de l'occupation antique de la commune, semble résulter d'une méconnaissance des ressources archéologiques locales. Quelle que soit l'origine – locale ou régionale – de ces vestiges, dont certains sont en position de réemploi, il semble qu'ils soient associés à une occupation plus récente, que pourraient illustrer la table d'autel aux croix de consécration ainsi que les piliers de chancel (Perret 1954, 52). Ces derniers éléments pourraient éventuellement étayer la thèse d'une fondation monastique carolingienne sur le territoire de la commune. Toutefois, l'attribution de ces indices au site des Jardins de Saint Benoît pose de nombreux problèmes au regard des données textuelles.

L'apport des sources documentaires (3)

De nombreuses mentions font référence à une abbaye Saint-Laurent, fondée dès le VIII^e siècle, à proximité de la Nielle (Cottineau 1939, Devic et Vaissette 1874). Néanmoins, un contentieux existe à propos de son identification (Sabarthès 1907, Magnou-Nortier et Magnou 1996, 28), qu'il n'a pas été possible d'éclairer dans le cadre de cette étude. Il faut donc considérer que cette abbaye, en déclin dès la fin du XI^e siècle, se trouvait peut-être sur le finage de la *villa* Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, attestée dès 1110 (4).

L'église Saint-Laurent était dotée d'un décimaire étendu comprenant, au moins à partir du XIII^e siècle, deux autres paroisses (Parazols et Caragulhes). L'église mère, Saint-Laurent, semble avoir une prééminence sur l'ensemble, peut-être issue de son ancien statut d'église monastique. Les autres lieux de culte présents sur la commune sont mentionnés au XV^e siècle. En plus de Parazols et Caragulhes, deux autres chapelles relèvent du même décimaire : Saint-Martin-de-Soupers et Saint-Benoît. A partir du XV^e et jusqu'au XVII^e siècle, cette dernière a la caractéristique d'accueillir les dépouilles des « étrangers » morts à Saint-Laurent (5).

Même s'il est possible de dresser un panorama assez complet des lieux de culte de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse pour le Moyen Âge et l'époque Moderne, la corrélation entre les textes et les observations archéologiques demeure problématique. Ainsi, aucun lieu de culte mentionné dans les archives ne semble en parfaite adéquation avec les éléments de chronologie issus de l'opération de fouille. De même, les descriptions de ces différents édifices dans les sources écrites ne concordent pas avec les caractéristiques architecturales de l'église mise au jour. De fait, il faut envisager la

² Observations de G. Sachot, SRA Languedoc-Roussillon.

³ L'étude a été réalisée avec l'aide de Jean Blanc (Archives départementales de l'Aude), qui a constitué un précieux *corpus* documentaire.

⁴ ADA H36

⁵ Registre paroissial conservé à la mairie de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse.

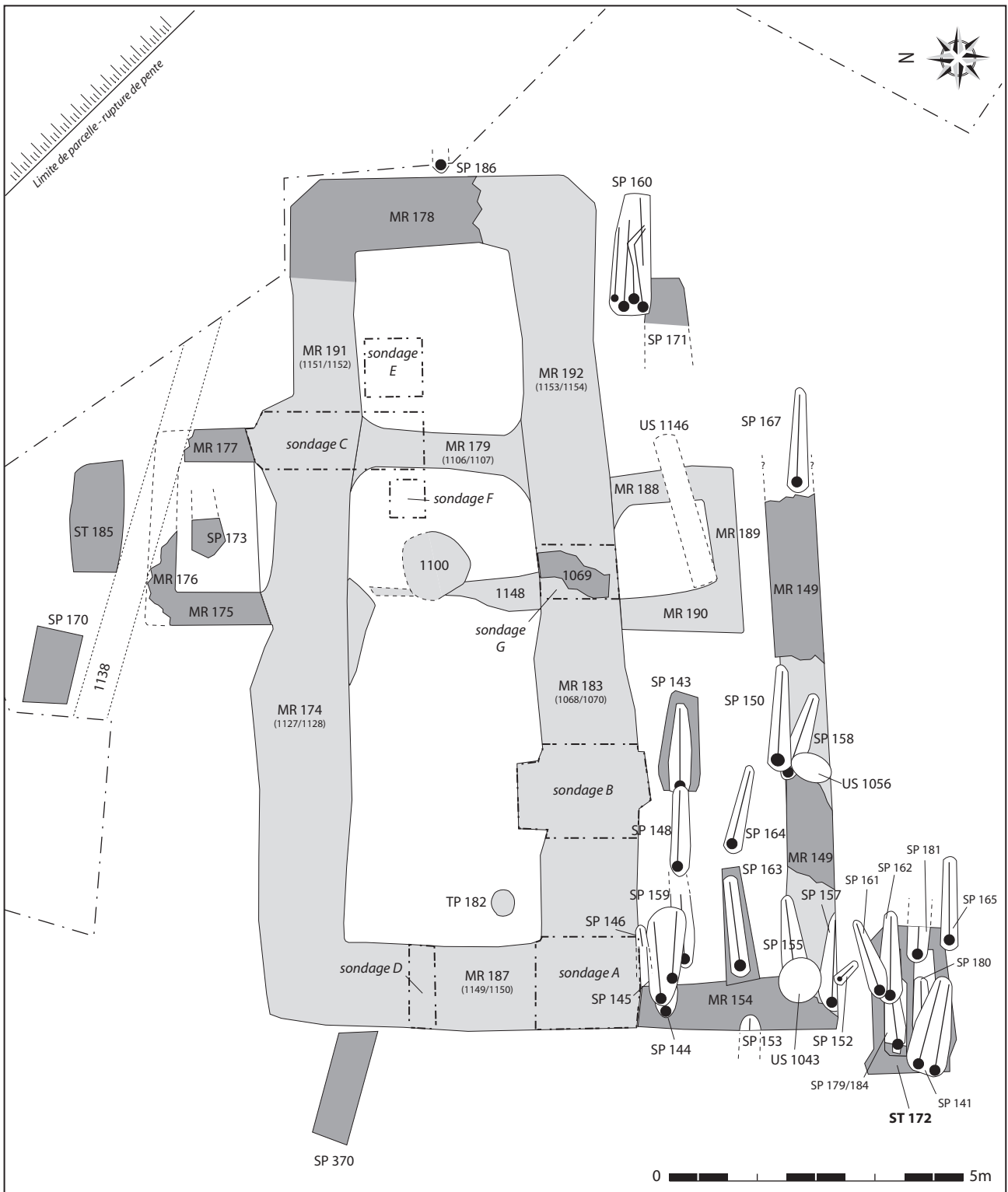


Fig. 2 : Plan des indices d'architectures mis au jour après décapage.

possibilité que cette dernière puisse correspondre à un autre édifice cultuel que ceux dont des mentions nous sont parvenues.

LES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES

L'église : plan et architecture

L'église mise au jour est uniquement matérialisée par une série de tranchées de récupération et des lambeaux

de fondations. Elle s'implante sur un important niveau de remblai comportant des matériaux de construction antiques, lequel a probablement été mis en place afin de niveler le terrain préalablement à la construction de l'édifice.

Le bâtiment central mesure hors œuvre 14,41 m de long pour une largeur maximale de 6,50 m hors œuvre (fig. 2). Il correspond à une église de plan légèrement

trapézoïdal dont le chevet quadrangulaire présente des angles arrondis. Contrairement aux nombreuses églises préromanes à chevet quadrangulaire de ce type, le passage entre le chœur et la nef ne semble pas impliquer d'épaulement. Cette transition n'est matérialisée que par une tranchée de récupération qui pourrait correspondre à un mur de refend ou plus vraisemblablement à un emmarchement ou un chancel.

L'espace méridional accolé à la nef se compose d'un mur dont les parements et le blocage semblent liés à la terre. Il est situé sur le même axe que le mur pignon de l'église. Le retour est matérialisé par un mur de facture analogue au précédent et parallèle à la nef. Aucun retour n'a été observé en direction du chevet. L'espace ainsi délimité pourrait correspondre à un porche dont la fonction reste cependant délicate à déterminer. Un empiérement quadrangulaire situé au nord de la nef permet d'envisager l'hypothèse d'un espace parfaitement symétrique au précédent mais presque entièrement dérasé.

Les annexes présentent des plans globalement carrés. L'annexe méridionale est matérialisée par trois tranchées de récupération tandis que son pendant septentrional est composé de lambeaux de fondation en partie recoupés par une tranchée moderne. Le positionnement relativement symétrique de ces constructions suggère qu'elles ont été construites à la même époque, malgré

leurs dimensions sensiblement différentes. Toutefois, la vocation de ces structures est incertaine (chapelles latérales ?).

Le cimetière

Le décapage de la zone de prescription a permis de repérer 150 sépultures, dont seule une partie a pu être fouillée du fait des contraintes temporelles inhérentes au caractère préventif de l'opération (fig. 3). La réalisation d'un sondage mécanique au sud-ouest de l'église a en outre démontré l'existence de plusieurs niveaux d'inhumations, ce qui indique qu'une partie des sépultures, dont il est impossible de préciser le nombre, n'a pu être identifié. Au final, seules 52 tombes ont pu faire l'objet d'une fouille et d'un enregistrement détaillé, lesquels se sont fondés sur les principes maintenant bien connus de l'archéothanatologie (Duday et Sellier 1990, Duday *et al.* 1990, Duday 2005).

Typo-chronologie des sépultures

L'analyse conjointe des éléments architecturaux conservés et des indices ostéo-archéologiques, attestant de l'espace de décomposition d'un point de vue taphonomique, a permis de distinguer différents types de structures funéraires. Parmi les tombes fouillées, dix-huit sont recouvertes d'une couverture composée d'épaisses dalles de grès, qui reposent sur des banquettes creusées à même le sédiment ou architecturées (fig. 4). Deux autres



Fig. 3 : Plan général du site après décapage.

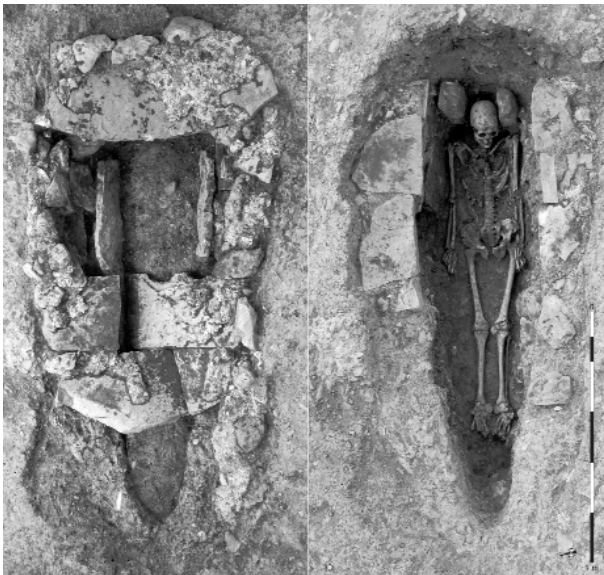


Fig. 4 : Exemple de sépulture à couverture de dalles et banquettes architecturées (sépulture 136).

inhumations ont été effectuées dans des coffrages de pierre, dont les parois et la couverture sont composées de fines dalles de grès. Parmi les autres tombes fouillées, treize correspondent à de probables sépultures en pleine terre, treize autres témoignent de l'inhumation du défunt dans un contenant en matériau périssable et une atteste de l'utilisation d'un coffrage mixte. Enfin, pour cinq tombes, l'état médiocre de conservation et de représentation des squelettes n'a pas autorisé une caractérisation de l'espace de décomposition du corps, ce qui a empêché toute tentative de restitution de l'architecture funéraire disparue.

L'analyse des relations stratigraphiques entre tombes et les résultats des premières datations radiocarbone (fig. 5) permettent de dresser dans ses grandes lignes un phasage des différents types sépulcraux identifiés.

Le groupe des tombes à couverture de dalles semble ainsi caractériser les premiers temps d'utilisation de l'aire funéraire. Ces tombes, qui ne viennent en aucun cas perturber des sépultures appartenant à une autre

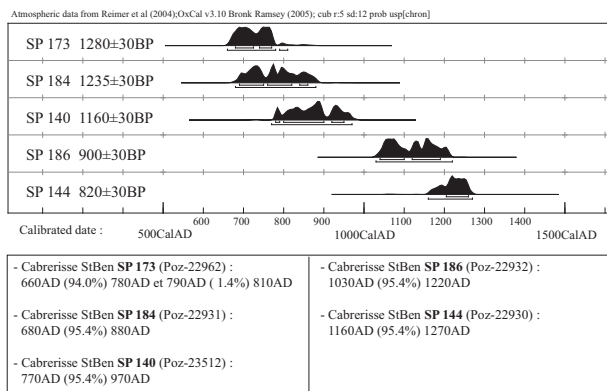


Fig. 5 : Premières datations radiocarbone des sépultures.

catégorie typologique ou s'y superposer, ne recoupent également aucun élément de l'église, ce qui pourrait indiquer une certaine contemporanéité avec les premiers états architecturaux de cet édifice. Les analyses radiocarbone réalisées sur trois de ces tombes, l'une rupestre (SP 173), la seconde à banquettes architecturées (SP 140), la dernière venant réutiliser une cuve désaffectée (SP 184), confirment l'homogénéité chronologique de ce groupe de tombes, datées entre les VII^e et X^e siècles. L'attribution de cette catégorie sépulcrale à la période carolingienne est en outre confortée par l'existence dans le département de l'Hérault de sépultures aux caractéristiques semblables se rattachant à la même période (fig. 6).

Site	Datation	Référence
Saint-Sébastien-de-Maroiol	VII ^e -X ^e s.	Schneider et Paya 1995
La Tour, Valros	VIII ^e -X ^e s.	Paya 2003
Saint-Martin-de-Colombs	VIII ^e -XI ^e s.	Paya 1992
Saint-Martin-de-Castries	X ^e -XI ^e s.	Bergeret <i>et al.</i> 2006

Fig. 6. Attributions chronologiques des tombes à couvertures de dalles de plusieurs sites de l'Hérault.

À la fin de la période carolingienne, les tombes à couverture de dalles semblent être progressivement abandonnées au profit d'autres types sépulcraux. Si l'étude archéothanatologique a permis de distinguer différentes catégories de tombes (coffrages, probables inhumations en linceuls, tombes en pleine terre), l'analyse des relations stratigraphiques n'a toutefois mis en évidence aucune succession dans ces usages funéraires. Il semble au contraire que ces différentes catégories typologiques ont cohabité durant le Moyen Âge classique. Les deux datations radiocarbone effectuées (SP 144 et 186), ainsi que la découverte d'un denier de Jacques 1^{er} d'Aragon (1247/1249-1276) dans le comblement d'une de ces sépultures (SP 163), permettent de rattacher ces différents types de tombes aux XI^e-XIII^e siècles. Par ailleurs, la découverte de trois sépultures multiples, dont l'une contenait une boucle de ceinture ronde en alliage cuivreux avec ardillon en fer datable des XIII^e-XIV^e siècles, suggère que les inhumations pourraient avoir perduré jusqu'au début de la seconde pandémie de peste au milieu du XIV^e siècle (cf. *infra*).

Organisation spatiale

L'organisation spatiale de l'aire sépulcrale a été en grande partie appréhendée. En premier lieu, ses limites d'extension nord, sud et ouest ont pu être repérées. La marge orientale du cimetière n'a pas été atteinte, mais ne semble pas pouvoir être très éloignée, du fait d'une limite naturelle constituée par la rupture de pente séparant le plateau de la vallée de la Nielle, située à une dizaine de mètres seulement de la limite de la zone de prescription. Le cimetière, qui se développe essentiellement au sud et à l'ouest de l'église, s'inscrit

dans une aire de forme globalement rectangulaire couvrant une superficie d'environ 1800 m².

Le secteur situé au nord-ouest de l'église se caractérise par la présence de fosses sépulcrales sans éléments architecturaux conservés. L'absence de tombes à couverture de dalles dans cette zone du cimetière pourrait témoigner d'une certaine extension de la zone sépulcrale vers le nord dans les phases récentes d'utilisation du cimetière. Cette évolution demeure toutefois hypothétique, aucun élément ne permettant d'exclure que certaines des inhumations en pleine terre ou en contenants en matériau périssable aient été contemporaines de l'utilisation des tombes à couverture de dalles. La marge occidentale, marquée par une proportion importante d'inhumations de sujets immatures, ne semble pas quant à elle avoir subi de modification topographique au cours du temps. Un alignement de tombes à couverture de dalles régulièrement espacées matérialise la limite sud du cimetière, seule une inhumation en pleine terre se trouvant à l'extérieur de la zone délimitée par cette ligne virtuelle. L'analyse de la répartition des différents types architecturaux laisse donc supposer une certaine persistance dans le temps des limites de l'aire sépulcrale, si ce n'est peut-être dans sa partie sud-ouest, qui pourrait avoir connue une extension dans les phases récentes d'occupation du site.

Les modes de délimitation de la zone funéraire restent quant à eux inconnus. En effet, ni trou de poteau pouvant témoigner de la présence de palissades, ni trace de fossés d'enceinte et aucune structure bâtie n'ont été repérés en bordure de l'emprise du cimetière. Ce constat négatif ne témoigne par pour autant d'une absence de délimitation physique de la zone sépulcrale. S'il semble possible d'exclure une enceinte constituée de murs, lesquels auraient *a priori* laissé des vestiges facilement identifiables, la présence de structures légères en matériau périssable ou d'une barrière végétale ne peut pas être écartée.

Réutilisation funéraire d'un bassin antique

Une structure excavée a été reconnue à 0,60 m de l'angle sud-ouest du porche méridional (fig. 7). Cette cuve quadrangulaire, de 2,16 m sur 1 m dans l'œuvre pour une profondeur de 0,80 m, présente la même orientation que l'église. Les parois sont bâties avec des fragments de *tegulae*, l'ensemble étant chemisé par un mortier de tuileau.

Les observations de terrain permettent d'arguer de l'origine antique de ce bassin. Outre l'emploi de *tegulae*, cette hypothèse s'appuie sur l'analogie du module avec les nombreuses cuves agricoles associées à la vinification, que l'on peut observer, notamment dans les établissements fouillés en Biterrois et plus généralement en Narbonnaise (Buffat et Pellecier 2001) (6). Ces dernières présentent la



Fig. 7 : Le bassin ST 172, face à l'est.

plupart du temps un plan quadrangulaire, une cupule et un emmarchement. Autant d'éléments qui ont été identifiés lors de la fouille de cette structure. On doit toutefois noter l'absence totale de vestiges de bâtiments agricoles sur l'emprise du site (chais, pressoirs, *dolium*...), lesquels pourraient avoir été détruits lors du nivellement de terrain préalable à l'édification du sanctuaire.

À la période carolingienne, l'histoire de cette structure est marquée par sa réutilisation comme lieu d'inhumation (fig. 8). Elle fait alors l'objet d'un réaménagement interne, un muret en pierres de taille étant construit dans sa partie médiane afin de scinder l'espace en deux emplacements funéraires. Comme pour les autres tombes carolingiennes du site, la couverture est assurée par des dalles de grès, prenant appui sur le muret et les bords de la cuve. Les sépultures qui y furent successivement installées ne peuvent être antérieures à la fin du VII^e siècle et aucun élément tangible ne permet de se prononcer concernant l'éventuelle fonction du bassin entre son abandon au cours de l'Antiquité et cette réutilisation funéraire (7). Sa réutilisation à des fins

⁶ Citons, pour le Gard, les exemples de la villa de Mayran à Saint-Victor-la-Coste, la villa de la Ramière à Roquemaure ou encore, pour l'Hérault, la villa des Farguettes à Nissan-les-Ensérune, ainsi que la villa des Près-Bas à Loupian.

⁷ Une possible utilisation comme cuve baptismale lors d'un premier état de l'église a été évoquée par Jean-Paul Cazes, mais les données matérielles restent insuffisantes pour l'étayer.



Fig. 8 : Réemploi funéraire du bassin ST 172, face à l'ouest.

funéraire est pour le moins originale, n'ayant, à notre connaissance, aucun équivalent dans la région.

CHRONOLOGIE DE L'OCCUPATION ET ESSAI DE PHASAGE (Fig. 9)

Premier état de l'église et implantation du cimetière

Le plan du premier état de l'église des Jardins de Saint-Benoît fait largement référence aux nombreuses églises à chevet quadrangulaire du département de l'Hérault. L'association d'une nef le plus souvent trapézoïdale avec un chevet carré est, en effet, une configuration courante dans ce département pour la période préromane (Giry 1983). La prépondérance des entrées aménagées en façade méridionale est un autre aspect récurrent. Plusieurs exemples audois sont à rattacher à ce *corpus* des églises héraultaises. Une quinzaine environ est recensée dans le département de l'Aude et la plupart ont des caractéristiques analogues (Bonnery 1989, 88). À ce titre, les exemples de Saint-Jean-de-Cas à Mailhac, Saint-Sernin de Cupserviès à Labastide-Esparbairénque, ou Saint-Martin-de-Bize paraissent significatifs. Des divergences minimales semblent cependant exister entre le groupe héraultais et l'église des Jardins de Saint-Benoît. La première concerne la probable absence d'épaulements intérieurs et en façade, en jonction du chœur et de la nef, alors que cette caractéristique apparaît dans la très grande majorité

des édifices héraultais. Dans certains cas toutefois, cet épaulement est peu saillant, comme pour l'église de Saint-Jean-de-Combajargues à Argelliers (Schneider et Paya 1995, 153). Une seconde distinction réside dans la façon dont les angles du chevet sont arrondis ou plus précisément, à pans coupés. Il semble en effet qu'aucun édifice recensé dans l'Hérault ne présente une telle caractéristique.

La plupart des églises rurales à chevet quadrangulaire du Languedoc-Roussillon et de la Catalogne semblent refléter un essor architectural important, impliquant l'application d'un plan répondant aux exigences d'une liturgie attachée à séparer l'espace sacré de l'espace profane (Bonnery 1988, 1989). Toutefois, leur datation demeure malaisée. Bon nombre de ces églises semblent être édifiées au cours du IX^e siècle et certaines auraient conservé ce plan jusqu'au XI^e siècle. En revanche, il n'est pas exclu que certaines soient construites dès le milieu du VIII^e siècle et soient les premières manifestations architecturales carolingiennes en milieu rural. À ce titre, l'étude des relations entre les structures funéraires et le bâtiment religieux de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse permet de discuter de la période à laquelle l'église fut édifiée. Ainsi, l'absence totale de sépulture au niveau du sol de la nef et du chevet paraît un argument fort pour affirmer que la construction de l'édifice est antérieure ou contemporaine des premières inhumations. Si les tombes à couvertures de dalles sont essentiellement concentrées au sud de l'église, on en retrouve également au nord et à l'ouest, ce qui semble indiquer que leur implantation a été conditionnée par la présence de l'édifice. La datation radiocarbone obtenue pour l'une de ces tombes permet de supposer que la construction de l'église a eu lieu avant la fin du VIII^e siècle.

Une première restructuration de l'église

L'édification des deux espaces accolés à la nef est, selon toute vraisemblance, postérieure au premier état impliquant une nef simple et un chœur quadrangulaire. Compte tenu de leur antériorité par rapport à la construction des annexes, il est fort probable que ces porches soient édifiés avant la fin du IX^e siècle. Leur vocation demeure incertaine car, si des sépultures pourraient avoir été installées dans ces espaces, celles-ci ne semblent pas assez nombreuses pour que l'hypothèse d'une vocation essentiellement funéraire soit retenue. Il faut également envisager la possibilité que cette nouvelle configuration reflète un changement de statut de l'édifice, hypothèse qui demeure malheureusement impossible à vérifier en l'absence de données textuelles.

La conservation des fondations des murs du porche sud plaide pour une démolition relativement rapide de ses élévations, ou du moins, antérieure à la campagne de récupération de matériaux qui interviendra après la seconde moitié du XIII^e siècle. En outre, ces murs sont recouverts par de nombreuses sépultures en pleine terre ou en contenant putrescibles, confirmant une désaffectation de cette partie de l'église bien avant l'arrêt des inhumations. Le caractère précoce de cet événement est ainsi illustré, à certains endroits, par l'existence de

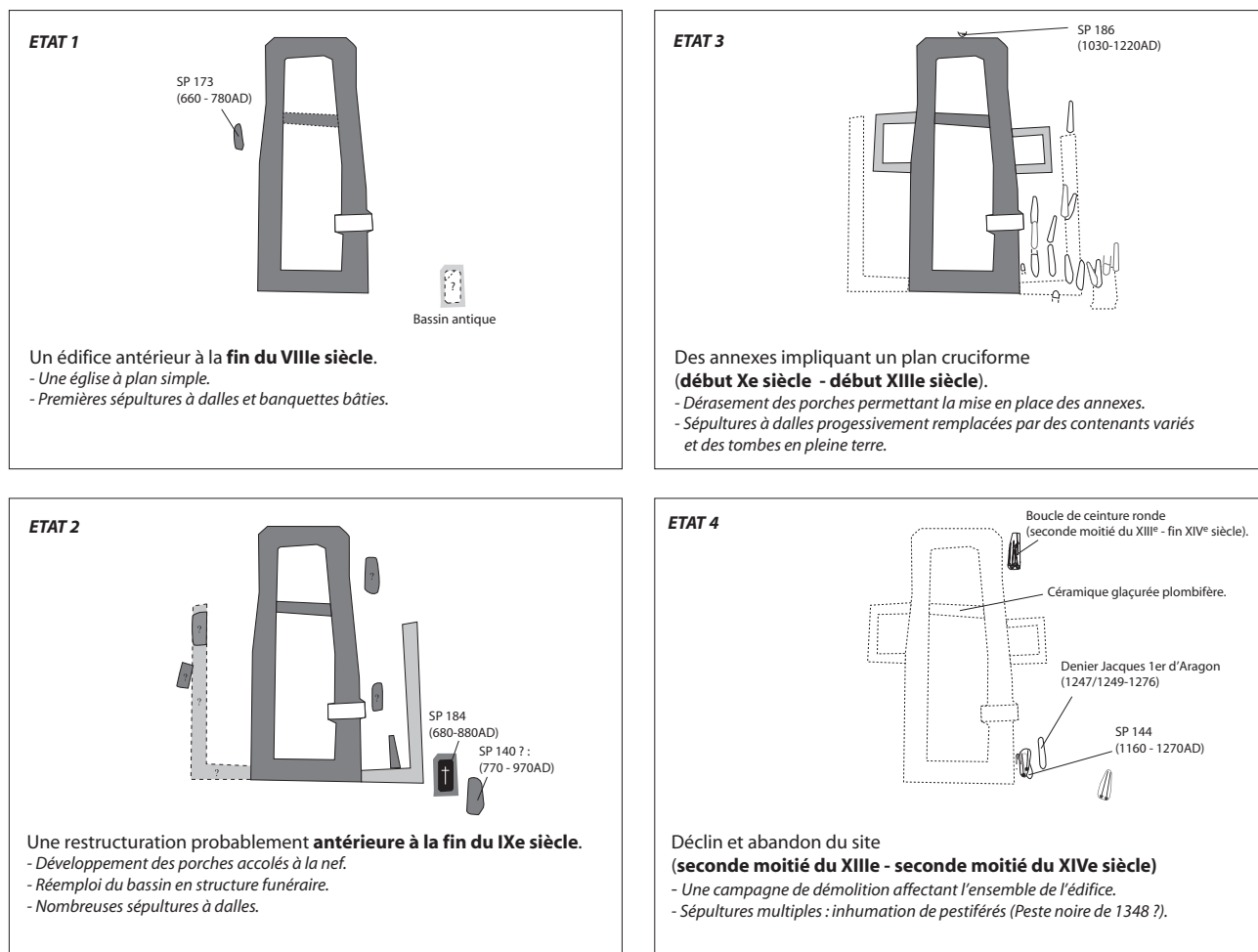


Fig. 9 : Essai de phasage du site.

plusieurs niveaux de sépultures perforant les niveaux de fondation des murs.

La construction d'annexes impliquant un plan cruciforme

Une nouvelle modification architecturale de l'édifice de culte est illustrée par la construction de deux annexes quadrangulaires. La faible distance séparant l'annexe méridionale du porche, qui aurait entravé la circulation, implique que ces deux éléments n'ont pu fonctionner de façon synchrone. Il semble donc cohérent d'envisager l'antériorité des porches par rapport aux annexes. Peu d'éléments permettent de situer chronologiquement cette restructuration de l'église, qui a pu intervenir entre le début du X^e siècle et le début du XIII^e siècle. Cette période est également marquée par une modification des pratiques funéraires, les tombes à couvertures de dalles, qui furent semble-t-il utilisées pendant toute la période carolingienne, étant abandonnées au profit de coffrages constitués de matériaux divers et de sépultures en pleine terre.

L'abandon du site

Si les indices chronologiques liés à l'édification de l'église sont assez ténus, sa démolition est en revanche

relativement bien documentée. Ainsi, la très grande majorité des maçonneries semble avoir été épierrée lors d'une même campagne, si bien que les tranchées de récupération sont les seuls indices permettant de localiser les élévations. Cette opération de récupération des matériaux pourrait cependant être postérieure au dérasement de l'église en lui-même. En effet, la portion encore maçonnée du chevet doit probablement sa relative préservation à son recouvrement partiel par le chemin bordant la parcelle. Cette conservation différentielle semble indiquer, d'une part, que ce chemin a été mis en place après l'abattement des élévations et, d'autre part, que la campagne d'épierrage des fondations a pu intervenir dans un second temps. La fouille ponctuelle des tranchées observées a livré un mobilier peu abondant, qui permet cependant d'avancer que cette campagne d'épierrage n'a pas été réalisée antérieurement au milieu du XIII^e siècle (présence de céramiques glaçurées plombifères). Aucune sépulture ne vient recouper les tranchées de récupération. De fait, on peut supposer que l'arrêt des inhumations pourrait être contemporain ou légèrement antérieur au démantèlement du bâtiment, marquant un abandon concomitant de l'église et du cimetière. Cette hypothèse doit toutefois être pondérée, la non exhaustivité de la fouille ne

permettant pas d'exclure que des inhumations aient été réalisées dans le cimetière après le dérasement de l'église. Si tel est le cas, on doit toutefois considérer qu'elles furent probablement très ponctuelles, aucun indice archéologique d'une occupation funéraire plus tardive n'ayant été repérée lors de l'opération de terrain.

Cette limite de l'investigation archéologique étant posée, il convient d'essayer de tirer le meilleur parti des éléments de datation disponibles pour proposer un *terminus post quem* de l'arrêt des inhumations régulières dans le cimetière. En ce sens, les trois sépultures multiples mises au jour fournissent un précieux jalon chronologique. La découverte de ces tombes a en effet suscité une réflexion sur la nature de l'événement ayant pu entraîner un nombre anormalement élevé de décès au sein de la petite communauté rurale qui vivait à Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse au Moyen Âge. Une analyse paléopathologique n'ayant permis de déceler aucune lésion traumatique pouvant être en cause dans la mort des sujets (Gaillard et Kacki 2008, 80), l'hypothèse d'un contexte épidémique a été privilégiée. Si de nombreuses épidémies ont touché les populations pré-jennériennes (variole, typhus, dysenterie, etc.), la grande épidémie de peste qui s'est abattue sur la France au milieu du XIV^e siècle apparaissait comme une cause probable d'un accroissement rapide du nombre des décès. La formulation de cette hypothèse a motivé la réalisation d'un test d'immunodétection de l'antigène F1 de *Yersinia pestis*, méthode dont la validité comme critère de diagnostic de la peste pour des échantillons humains anciens a été précédemment démontrée (Bianucci *et al.* 2008). Ces tests se sont révélés positifs pour sept des neuf sujets inhumés dans les sépultures multiples (8), ainsi que pour quatre sujets provenant de tombes individuelles, attestant la contamination des individus par le bacille de Yersin (Kacki *et al.* 2011). La peste, absente d'Europe depuis 600 ans, ne réapparaissant sur les côtes méditerranéennes qu'au milieu du XIV^e siècle et n'atteignant les villes de Narbonne et de Carcassonne qu'en 1348 (Biraben 1975, Barry et Gualde 2007), on peut donc conclure que le cimetière a accueilli des inhumations au moins jusqu'à la seconde moitié du XIV^e siècle.

CONCLUSION

L'intervention réalisée sur le site des Jardins de Saint-Benoît, si elle n'a permis qu'une étude partielle des vestiges archéologiques identifiés, apporte de précieux renseignements concernant un pôle religieux et funéraire des Corbières et son évolution sur une période chronologique couvrant plus de cinq siècles. Elle a ainsi permis de dresser le plan d'une église bâtie avant la fin du VIII^e siècle et d'en caractériser les modifications, autorisant l'identification de trois états architecturaux successifs. Les résultats obtenus fournissent également

un intéressant aperçu des pratiques funéraires de la fin du haut Moyen Âge et du Moyen Âge classique. Ainsi, les tombes à couverture de dalles, contemporaine des premiers états de l'église, semblent progressivement disparaître à la fin de l'époque carolingienne, au moment où l'édifice religieux subit d'importantes modifications architecturales. Les tombes de typologie variée qui les remplacent peu à peu semblent quant à elles perdurer jusqu'aux derniers temps de l'utilisation funéraire régulière du site, marqués par la destruction de l'église et probablement par le transfert de la zone d'inhumation en un autre lieu.

Compte tenu de l'indigence des vestiges mobiliers mis au jour et du nombre restreint des datations radiométriques effectuées à ce jour, ces premiers résultats ne permettent d'aborder que dans ses grandes lignes la chronologie de cette occupation. De fait, de nombreuses zones d'ombres subsistent, qu'elles concernent le vocable de l'église mise au jour ou la relation entre l'arrêt des inhumations et l'épidémie de Peste noire. La poursuite de l'étude du site nécessitera une investigation approfondie concernant ces questions, à travers un complément d'étude documentaire, mais également par la réalisation de datations radiocarbones supplémentaires.

BIBLIOGRAPHIE

- Barry et Gualde 2007** : BARRY (S.) et GUALDE (N.), La Peste noire dans l'Occident chrétien et musulman : 1346-1347 / 1352-1353, in : CASTEX (D.) et CARTRON (I.), dir., *Épidémies et crises de mortalité du passé*, Actes des séminaires (année 2005) de la Maison des Sciences de l'Homme, Ausonius Editions, Etudes 15, 2007, p. 193-227.
- Bergeret *et al.* 2006** : BERGERET (A.), DONAT (R.) et GUIONOVA (G.), L'église Saint-Martin-de-Castries : premier bilan d'une fouille programmée (La Vacquerie et Saint-Martin-de-Castries, Hérault), *Études héraultaises*, 36, 2006, p. 5-19.
- Bianucci *et al.* 2008** : BIANUCCI (R.), RAHALISON (L.), RABINO MASSA (E.), PELUSO (A.), FERROGLIO (E.) et SIGNOLI (M.), A rapid diagnostic test detects plague in ancient human remains: an example of the interaction between archaeological and biological approaches (southeastern France, 16th–18th centuries), *American Journal of Physical Anthropology*, 136, 2008, p. 361-367.
- Biraben 1975** : BIRABEN (J.-N.), *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, vol. I., Mouton, Paris, 1975.
- Bonnery 1988** : BONNERY (A.), Architecture et liturgie à l'époque carolingienne dans la province

⁸ Pour l'un de ces individus, le diagnostic a par ailleurs été confirmé par l'amplification de séquences d'ADN bactérien spécifiques à *Yersinia pestis* (Haensch *et al.* 2010).

- de Narbonne, *Etudes sur l'Hérault*, n.s., 4, 1988, p. 47-52.
- Bonnery 1989** : BONNERY (A.), Le changement de liturgie au IX^e siècle en Septimanie et dans la marche d'Espagne. Causes et conséquences, *Etudes Roussillonnaises*, 9, 1989, p. 21-31.
- Buffat et Pellecuier 2001** : BUFFAT (L.) et PELLECUER (C.) avec des contributions de MAUNE (S.) et POMAREDES (H.) 2001, La viticulture antique en Languedoc-Roussillon, *Gallia*, 58, 2001, p. 91-111.
- Cottineau 1939** : COTTINEAU (L. H.), *Répertoire bibliographique des abbayes et prieurés*, T. II, Mâcon, Protat, 1936 – 1939.
- Devic, Vaissete 1874** : DEVIC (Cl.) et VAISSETE (J.), *Histoire générale du Languedoc*, Toulouse, 1840-1846. Ed. Privat, 1874.
- Duday 2005** : DUDAY (H.), L'archéothanatologie ou archéologie de la mort, in : DUTOUR (O.), HUBLIN (J.-J.) et VANDERMEERSCH (B.), éd., *Objets et méthodes en Paléanthropologie*, CTHS, Paris, 2005, p. 153-215.
- Duday et al. 1990** : DUDAY (H.), COURTAUD (P.), CRUBÉZY (E.), SELLIER (P.) et TILLIER (A.-M.), L'anthropologie de terrain : reconnaissance et interprétation des gestes funéraires, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., 2 (3-4), 1990, p. 29-50.
- Duday et Sellier 1990** : DUDAY (H.) et SELLIER (P.), L'archéologie des gestes funéraires et la taphonomie, *Les nouvelles de l'Archéologie*, 40, 1990, p. 12-14.
- Gaillard et Kacki 2008** : GAILLARD (A.) et KACKI (S.) avec la collaboration de CAZES (J.-P.), PUIG (C.), PEQUIGNOT (C.), BENEZET (J.) et CORROCHANO (A.), *Lotissement "Les Jardins de Saint-Benoît"*, Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (Aude), Rapport Final d'Opération, Sarl ACTER, SRA Languedoc-Roussillon, 2008, 250 p.
- Giry 1983** : GIRY (J.), *Les vieilles églises à chevet carré de l'Hérault*, Rodez, 1983.
- Haensch et al. 2010** : HAENSCH (S.), BIANUCCI (R.), SIGNOLI (M.), RAJERISON (M.), SCHULTZ (M.), KACKI (S.), VERMUNT (M.), WESTON (D.A.), HURST (D.), ACHTMAN (M.), CARNIEL (E.) et BRAMANTI (B.) 2010, Distinct clones of *Yersinia pestis* caused the Black Death, *PLoS Pathogens*, 6 (10), 2010 : e1001134. DOI : 10.1371/journal.ppat.1001134
- Kacki et al. 2011** : KACKI (S.), RAHALISON (L.), RAJERISON (M.), RABINO MASSA (E.), FERROGLIO (E.) et BIANUCCI (R.), Black Death in the rural cemetery of Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (Aude-Languedoc, southern France, 14th century): immunological evidence, *Journal of Archaeological Science*, 38, 2011, p. 581-587 DOI : 10.1016/j.jas.2010.10.012
- Labriffe (de) 2007** : de LABRIFFE (P.-A.), *Saint Laurent de la Cabrerisse (Aude), Résidence « Les jardins de Saint-Benoît »*, Rapport d'expertise archéologique suite à une découverte fortuite, Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon, 2007.
- Magnou-Nortier et Magnou 1996** : MAGNOU-NORTIER (E.) et MAGNOU (A. M.), *Recueil des chartes de l'abbaye de La Grasse, 779 - 1119*, T. I, n° 18, Editions du Comité de Travaux historiques et scientifiques, Paris, 1996.
- Parazols 2003** : PARAZOLS (J.), *Les trois églises de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, recherches effectuées de 1985 à 2003*, Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse, dactylographié, 14 p.
- Paya 1992** : PAYA (D.) avec la collaboration de LECUYER (N.), Le cimetière médiéval de Saint-Martin-de-Colombs, *Archéologie en Languedoc*, 16, 1992, p. 109-120.
- Paya 2003** : PAYA (D.), La « tour » de Valros, histoire et archéologie d'un édifice militaire médiéval dans le sud de la vallée de l'Hérault, *Études héraultaises*, 33-34, 2003, p. 31-41.
- Perret 1954** : PERRET (V.), Curiosités archéologiques à Saint-Laurent de la Cabrerisse..., *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, Années 1951-1952, T. XXIII (1ere partie), p. 51-55.
- Sabarthès 1907** : SABARTHÈS (A.), Les abbayes de Saint-Laurent dans le Narbonnais, *Bulletin de la commission archéologique de Narbonne*, Narbonne, 1907, 16 p.
- Schneider et Paya 1995** : SCHNEIDER (L.) et PAYA (D.) avec la collaboration de FABRE (V.), Le site de Saint-Sébastien-de-Maroiol et l'histoire de la proche campagne du monastère d'Aniane (V^e-XIII^e siècles), *Archéologie Médiévale*, XXV, 1995, p. 133-181.